

II.

Peu de temps avant d'être mis en congé, au printemps de 1919, Lebecq s'était rendu en inspection aux environs de Spalato pour poser les scellés sur une usine autrichienne de carbure de calcium. Naviguant en plein »bled«, il était ce jour là en mission, accompagné de son domestique, et leurs cheveux marchaient au pas. Tout-à-coup, au détour d'un chemin, ils découvrirent une forteresse vénitienne en ruines, flanquée de deux tours roses, de défenses imprenables, si-non par les chèvres, et ornée d'un lion de marbre blanc, qui avait la patte sur une boule. Ce spectacle en Dalmatie n'est point rare. Moins rare que celui de ce sol jonché de morts magnifiquement costumés. Tout autour de Lebecq il y avait des Turcs à turbans troués de flèches, des chevaliers écroulés dans leurs armures milanaises, des archers vénitiens en pourpoint de velours frappé de grenades d'or, parmi les mortiers, les coulevrines et les boulets de pierre. Près des fossés, une population noirâtre, à ceinture basse, criait en italien: Vive l'Italie! et se pressait vers la porte hersée.

Comme Lebecq s'approchait, il en sortit sur deux rangs, des trompettes aux fanions de la Sérénissime, un provéditeur, des ambassadeurs étrangers, puis, sur un cheval pommelé, abritée par un dais de brocart d'argent, comme il n'en avait vu que dans les anciens tableaux sur bois, une jeune vierge extrêmement belle, brune à cheveux très frisés, accompagnée d'un légat du doge, d'un cardinal et suivis d'ennemis enchaînés, de lévriers, de guépards et de matériel capturé.

Lebecq suivit des yeux le cortège qui, après avoir franchi le pont-levis, se dirigeait vers deux camionnettes Fiat, sur les bâches desquelles il lut: »*Turin Cinema Limitata*«. La compagnie tournait sur la côte dalmate des films de propagande italienne destinés à prouver au Congrès de Versailles, alors réuni, que l'occupation de la côte était antérieure à l'arrivée de ces Slaves qui, aujourd'hui, revendiquaient le pays. C'est à un carnage cinématographique que Lebecq venait d'assister. Le doge, encore tout encorné et rouge de sang, entouré d'accessoiristes et de cameramen, s'épongeait:

— Quelle matinée! Neuf négatifs pour l'assaut!

— Il faudra lui faire l'auréole; lancez les rayons lumineux sur ses cheveux. Quels cheveux! Si elle veut, cette petite, je lui fais un contrat de six ans, criait le superviseur assis sur son mégaphone.

On dressait sur l'herbe un repas champêtre. Lebecq placé à côté de Donna Zuliana, la »Super Star«.

— Mademoiselle »s'adonne« au cinéma? fit-il comme s'il s'agissait d'un vice nouveau.

Non, elle ne s'y adonnait pas. Elle ignorait les flous, le maquillage en rouge, l'arrogance des studios d'Hollywood. Mais en raison du caractère politique du film, il avait été prescrit aux organisateurs — la subvention de l'Etat était à ce prix — de recruter leurs acteurs parmi les habitants de race italienne de la contrée, afin de démontrer le caractère nationalissime de cette bande de terre si âprement convoitée.

Pouvait-on mieux faire que de choisir Donna Zuliana, ce plus beau des vestiges laissés par les Vénitiens à Spalato? Son père, par patriotisme, avait consenti à ce qu'elle servît la cause. Elle était si brune parmi toutes les Slaves blondes, les cheveux (cheveux italiens si bien plantés), pris dans une résille de corail à la mode dalmate, si fine parmi ces démocrates aux attaches lourdes, à nez rond, venus d'on ne sait quel Nord, si proche de l'Italie voisine à qui toutes ces régions incultes doivent le peu de civilisation, de raffinement qu'elles aient jamais connu, qu'elle apparut vraiment à Lebecq comme d'une race supérieure. Il caressa sa moustache. Le lendemain, l'on tournait un autre film, en costumes romains cette fois-ci, à Salon,